



Ramón Díaz-Eterovic

Le deuxième
vœu

Métallié 
N O I R

Ramón Díaz-Eterovic

Le deuxième vœu

“**J**'ai passé une grande partie de ma vie à chercher des réponses aux questions que d'autres se posaient et je désire maintenant résoudre le seul mystère qui me concerne totalement.”

Chargé de retrouver un vieillard dont plus personne n'a de nouvelles, Heredia, l'orphelin, reçoit une lettre qui lui rappelle le vœu de sa mère, qui depuis le passé le pousse sur les traces de l'homme qui pourrait être son père et qu'il n'a jamais connu.

Menant en parallèle ces deux enquêtes, deux mystères, il est confronté à la réalité de l'abandon, ainsi qu'aux pièges de la mémoire.

Heredia, archétype du privé, avec son costume fripé et sa vieille voiture, se comporte en moderne don Quichotte “redressant les torts et faisant régner pour les êtres du commun une justice qu'autrement ils n'atteindraient jamais”.

Un des meilleurs romans de la série policière la plus populaire d'Amérique latine.

Ramón Díaz-ETEROVIC est né en 1956 à Punta Arenas. Il est l'auteur de nombreux romans mettant en scène le personnage d'Heredia, dont *Les Sept Fils de Simenon*, *La Mort se lève tôt* (prix du Conseil national du Chili), *Les Yeux du cœur*, *La Couleur de la peau* et *L'Obscure Mémoire des armes*. Il est publié en Italie, Allemagne, Portugal, Espagne, Grèce. Les aventures d'Heredia ont été l'objet d'adaptations télévisuelles au Chili.



Ramón DÍAZ-ETEROVIC

LE DEUXIÈME VŒU

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par Bernardo Toro*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Titre original : *El segundo deseo*

© Ramón Díaz Eterovic, 2006

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN : 978-2-86424-914-6

ISSN : 0291-0154

*À Boris Maruna,
pour son amitié et nos racines croates.*

*À Juan Mihovilovic Hernández,
en souvenir du quartier de notre enfance.*

*À Juan Guzmán Paredes,
gardien de la mémoire du 11, rue Nueva York.*

À Balzac pour sa complicité quotidienne.

*À Sonia, avec l'amour de toujours
et pour partager cette histoire.*

*Le détective est quelqu'un qui regarde,
qui écoute, qui se déplace dans ce bourbier
de choses et d'événements à l'affût de la pensée,
de l'idée qui leur donnera une unité et un sens.*

Paul Auster, *Cité de verre*

*J'ai rêvé de détectives glacés,
de détectives latino-américains qui essayaient
de garder les yeux ouverts au milieu du rêve.*

Roberto Bolaño, *Les Chiens romantiques*

Au loin, des cris, des hurlements de chiens et de sirènes troublaient le silence de la nuit. L'ampoule au plafond répandait une lumière bleutée qui éclairait à peine le trou creusé entre mon lit et celui de mon voisin, un vieillard cadavérique qui avait arrêté de sangloter depuis une demi-heure. La peur me tenaillait, la sueur poissait mon front. Je voulais prendre la fuite, mais je n'ai pas réussi à bouger. Mes mains et mes jambes étaient attachées aux barreaux du lit. Une sonde dans le bras gauche me reliait au goutte-à-goutte méthodique du sérum qui pendait au plafond. Je pouvais imaginer mon visage émacié, creusé, mes joues mangées par une barbe blanche et épaisse, mes lèvres desséchées et mes dents tachées de nicotine. Je n'avais pas besoin d'une boule de cristal pour savoir que j'étais en train de mourir. Seul, définitivement vieux, tout au bout du rouleau. Qui m'avait amené dans cette salle? Depuis combien de jours étais-je alité? Quel âge avait ce corps qui me contenait malgré lui? Où étaient mes amis? Mes anciennes maîtresses? Je ne parvenais plus à me souvenir. J'avais tout oublié de ma vie, ce que je mettais sous ce dernier mot n'était qu'un long mur vide. La seule chose réelle semblait être la salle et les vieillards moribonds qui m'entouraient.

Le bruit que faisait une infirmière en déplaçant un lit d'un bout à l'autre de la pièce a attiré mon attention. Je savais ce que ce bruit voulait dire. Le vide laissé par un malade qui était parvenu à s'échapper vers l'inconnu. J'ai essayé de bouger mes bras, mais je n'ai réussi qu'à redoubler la rigueur des sangles. N'y a-t-il pas une autre façon de mourir? ai-je demandé à voix haute. L'écho de ma voix s'est répandu en pure perte dans la chambre. La porte s'est soudain ouverte et j'ai entendu

quelqu'un qui approchait. Des pas inconnus et discrets. Sous la lumière de l'ampoule, j'ai aperçu le visage d'un inconnu, son sourire, l'éclat furtif de ses yeux. La détermination de son regard m'a fait craindre le pire.

– Si je ne l'avais pas vu, je ne l'aurais pas cru. La vie t'a vraiment maltraité, a dit l'inconnu.

– Qui es-tu ?

– J'ai attendu ce moment depuis longtemps. Seuls tous les deux, sans personne pour nous déranger. J'avoue que je ne m'attendais pas à te trouver si mal fichu.

– Qui es-tu ?

– Tu ne me reconnais pas ? Nous avons déjà été ensemble. J'ai souvent senti ton haleine et ta rage. Nous sommes de vieilles connaissances.

– Détache-moi et permets-moi de me défendre.

L'inconnu a souri, une couche de glace semblait recouvrir ma peau.

– C'est un peu tard pour faire appel à ce genre de trucs.

– Dis-moi au moins ton nom.

– Tu ne t'en souviens plus ? a demandé l'inconnu en brandissant le pistolet qu'il venait de sortir de la poche de sa veste. Qu'est-ce que tu préfères, une balle dans le cœur ou dans la tête ?

J'ai vu l'arme dirigée contre ma poitrine. J'ai rassemblé les dernières forces qui me restaient et avec l'aveugle insoumission d'autrefois, j'ai crié de toutes mes forces. J'ai entendu la détonation et j'ai ouvert les yeux. J'étais dans ma chambre, le soleil du matin baignait la fenêtre. Rien ne m'attachait au lit. Je me suis levé. Devant la glace de la salle de bains, j'ai retrouvé les mêmes yeux cernés que la nuit précédente.

– Encore un cauchemar ? a demandé Simenon derrière mon dos.

– J'étais vieux et quelqu'un allait me tuer.

– Depuis un certain temps, tu penses trop à la Parque.

– J’ai peur que les forces m’abandonnent et que n’importe qui puisse se moquer de moi. Je suis à l’âge idéal pour commencer à dialoguer avec la mort.

– Tu devrais penser à des choses plus utiles. Ça fait combien de jours qu’aucun client ne vient dans ton bureau ?

– Je ne me souviens plus.

– Les actions “Heredia et associés” sont à la baisse.

– Le flair et l’intuition sont passés de mode. Tout se modernise, la caresse glacée d’un code et d’un bouton insensible a pris toute la place, ai-je dit en allant dans la cuisine avec la ferme intention de me préparer un café.

– *“Que l’argent manque ou abonde, la vieillesse et les années arrivent toujours”*, a ajouté Simenon, se souvenant d’un vers de Armando Uribe.

– Depuis quand les chats citent les poètes ?

– J’ai pris tes mauvaises habitudes.

– Collectionner les citations et les bars est mon hobby.

– Je ne l’oublie pas, je t’aide simplement à affronter tes cauchemars.

– Rien qu’un café et une promenade dans le quartier ne guérissent.

– Tu peux aussi essayer la ciguë.

– Je ne veux plus entendre parler de vieillards et de morts.

Pourquoi rêvons-nous nos peurs ? Est-ce à cause de la vie que nous menons ou à cause de la mort qui nous attend ? Les murs de l'appartement ont commencé à entamer mon moral. J'ai ramassé l'argent naufragé dans le tiroir du bureau et je suis sorti. Le soleil a lavé mon visage et les traces de désespoir ont disparu dès que je me suis approché du kiosque de mon ami Anselmo. La voix du gros dur qui m'avait menacé avec son arme en plein cauchemar semblait s'éloigner. La rue Aillavilú arborait ses couleurs habituelles. Sur l'horizon se découpait l'ossature métallique du nouvel édifice qu'on construisait dans le quartier. Une tour de verre et de béton qu'on verrait comme un nez au milieu de la figure parmi les bâtiments vétustes qui survivaient à la modernisation progressive de la ville.

J'ai regardé à l'intérieur du kiosque. Anselmo avait un programme hippique entre les mains, son esprit avait l'air de galoper sur un terrain de courses. Quelques gouttes perlaient sur son crâne chauve, sa barbe blanche soigneusement taillée luisait.

- Un tuyau pour tenter sa chance ?
- Trente.
- C'est pas un peu trop, Anselmo ?
- Ça fait trente ans qu'on se connaît, don. La moitié de ma vie et une bonne partie de la vôtre. Qu'en dites-vous ? Nous sommes en train de devenir deux pièces de musée.
- Pourquoi cette désastreuse nostalgie ? ai-je demandé en allumant une cigarette.
- J'ai un corps de soixante et quelques années, mais mes envies sont celles d'un garçon de vingt ans. Hier, j'avais un ticket avec une jeune femme, mais au moment de vérité, la

machine est tombée en panne. C'est la première fois que cela m'arrive, don. Je n'ai pas réussi à fermer l'œil de la nuit et aujourd'hui, depuis que j'ai ouvert le kiosque, je me demande si je ne ferais pas mieux d'acheter une place au cimetière ou de m'enfermer dans une maison de retraite.

– Une nuit sans, ça arrive à tout le monde.

– On voit bien que vous n'avez jamais connu ce genre de fiascos.

– Quand on sort avec une enfant, on court le risque de finir mouillé.

– Vous n'êtes pas la personne la mieux placée pour vous payer ma tête. Ou est-ce que vous avez déjà oublié votre Griseta?

– Parlons chevaux, plutôt.

– *Vieux bœuf* court dans la septième d'aujourd'hui. Le garçon qui s'en occupe à l'écurie le donne gagnant. Il se comporte bien à l'entraînement et son propriétaire a besoin d'argent tout de suite.

– Et toi, qu'est-ce que tu en penses?

– Il a quatre pattes comme tous les chevaux.

– Tu n'as pas le moral, à ce que je vois.

– Mon optimisme est parti en fumée hier soir.

– Consulte un psychologue ou alors bois la potion du docteur Jack Daniels.

– Vous ne me comprenez pas, don. Je suis un vieux pur-sang qui aspire encore à briller dans les longues distances.

– Du calme. Cette nuit ou la suivante, tu verras à nouveau briller les étoiles.

J'ai laissé mon ami à ses préoccupations sexuelles et j'ai poursuivi mon chemin jusqu'à la porte tournante du *City*. Il y avait une femme habillée en noir à l'une des tables du bar, les autres étaient vides et semblaient attendre les clients qui y déjeunaient à midi. J'ai commandé une bière et, libéré de tout

souci, je me suis laissé emporter par le souvenir d'une rousse appelée Griseta. Le bar n'avait pas changé depuis le fameux soir où nous avons rompu. Seuls les serveurs avaient vieilli ainsi que les clients qui entraient pour fuir la circulation très dense des voitures qui, rapides et bruyantes, descendaient la rue Compañía. Après la deuxième gorgée de bière, je suis passé des souvenirs au besoin de trouver un client pour renflouer mes caisses désespérément vides. Les recouvrements de dettes dont me chargeait un ami avocat se faisaient rares, en réalité je ne survivais que grâce aux paris hippiques que je faisais quotidiennement avec mon ami Anselmo. Rien n'avait changé depuis le jour où j'avais installé mon bureau de recherches légales dans le vieux bâtiment de la rue Aillavilú. Rien qui aurait pu m'étonner en dehors du fait que j'avais vieilli et que mes presque cinquante ans pesaient sur mes épaules avec la légèreté d'un sac de pavés. J'ai bu une autre gorgée de bière et allumé la deuxième cigarette de la matinée.

– Un mystère vous tourmente, a soudain glissé la femme en noir. Elle avait un jeu de cartes à la main, son regard semblait concentré sur mon visage.

– Je n'ai ni le temps ni la patience d'entendre des prédictions.

– Vos ondes sont arrivées jusqu'à ma table et j'ai consulté les cartes en pensant à vous, a ajouté la femme.

– Une autre fois peut-être. Aujourd'hui je n'ai pas de quoi payer vos services.

– L'argent ne m'intéresse pas.

– Je n'ai même pas de quoi vous payer un verre, ai-je insisté en pensant à Madame Zara, la voyante qui avait vécu dans l'appartement à côté de mon bureau jusqu'au jour où elle était devenue la deuxième ou troisième femme d'Anselmo.

– Un mystère vous tourmente, a répété la femme.

– J'ai un travail qui m'oblige à m'occuper des mystères des autres.

– Je ne parle pas des mystères des autres.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, ai-je dit en mordant à l’hameçon de la curiosité.

– Vous pensez à votre père.

– J’ai arrêté de penser à lui quand j’ai su qu’il avait abandonné ma mère. Par la suite, j’ai dû accepter les règles de l’orphelinat où j’ai vécu jusqu’à l’âge de quinze ans.

– Reconnaissez au moins qu’il vous est arrivé de penser à lui.

– Le seul mystère qui me hante c’est de savoir si j’aurai un nouveau client, ai-je conclu, après avoir écrasé la cigarette dans le cendrier. Et maintenant, j’aimerais finir ma bière en paix.

La femme a souri. Peu après, je l’ai vue appeler le serveur, payer et quitter le bar sans se retourner.

– Vous connaissez cette femme ? ai-je demandé au serveur.

– Elle lit le tarot sur la place d’Armes.

– Est-ce qu’elle est folle ?

– Elle ne dérange pas et paie ses consommations. Je ne pense pas qu’elle soit folle.

Pourquoi tant d'indifférence au sujet de mon père? Pourquoi ce refus d'apprendre d'autres détails sur la vie de ma mère en dehors de ce qu'on m'avait raconté à l'orphelinat? Elle s'appelait Mercedes. Elle avait vingt-cinq ans au moment de sa mort. Une bible toute froissée est la seule chose qui me reste d'elle. Ces pensées m'ont hanté lors de mon retour au bureau et durant tout l'après-midi. J'étais en train d'écouter la quatrième symphonie de Mahler, quand j'ai vu entrer un homme petit, aux cheveux blancs et au dos voûté, qui disait s'appeler Julio Servilo.

– Vous êtes le détective Heredia? m'a-t-il demandé en observant le désordre de la pièce.

– Ne faites pas attention à ce capharnaüm. Le majordome a pris une année sabbatique.

– On m'a dit que vous étiez très efficace dans la recherche de personnes.

– Il m'arrive d'en retrouver, mais pas toujours. Quel est votre problème?

– Je voudrais retrouver mon père.

Ses paroles ont ravivé le souvenir de la voyante. Un instant, j'ai pensé que l'arrivée de cet homme était le deuxième acte d'une conspiration contre moi.

– Pourquoi?

En voyant sa grimace, j'ai compris que ma question lui donnait envie de dégager le plancher au plus vite.

– J'ai besoin d'une raison particulière pour vouloir retrouver mon père?

– Je me suis mal exprimé. J'aimerais savoir pourquoi vous ne savez pas où habite votre père.

– Vous avez du temps ?
– Tout le temps qu'il faudra.
– Ça fait trente ans que j'habite en Allemagne. Comme beaucoup de compatriotes, j'ai soutenu l'Unité populaire. Après le coup d'État, j'ai dû quitter le pays. Auparavant, j'ai été détenu dans le Stade national, puis dans le camp de prisonniers de Chacabuco. J'ai quitté le pays en 1975 et je ne suis rentré que le mois dernier.

– Comment s'appelle votre père ?

– Gabriel Servilo Meza. Mon père était un homme de droite. Il s'est opposé au gouvernement d'Allende et a applaudi l'intervention des militaires. Nos divergences politiques l'ont emporté sur l'affection que nous nous devons. J'ai quitté la maison de mes parents début 71. Mon père est allé jusqu'à dire que je n'étais plus son fils et il m'a demandé de ne plus remettre les pieds chez lui. Les détentions dont j'ai été victime ne l'ont pas fait changer d'avis. Il avait des militaires parmi ses connaissances, mais il n'a jamais fait appel à eux.

– Vous n'avez jamais essayé de le joindre depuis l'Allemagne ?

– Je lui ai écrit une ou deux fois, mais il ne m'a jamais répondu. Après la mort de ma mère en 1989, j'ai décidé de l'oublier.

– Vous avez des frères et sœurs ?

– Je suis fils unique.

– Votre père doit avoir de la famille.

– Son unique sœur est morte dans un accident de voiture. Elle n'avait pas d'enfants. Mes grands-parents sont morts dans les années 60.

– Et la famille de votre mère ?

– Quelques oncles et des cousins. C'est eux qui m'ont appris que mes parents s'étaient séparés un an avant la mort de ma mère et que l'entreprise du vieux avait fait faillite lors de la crise que le pays a traversée au début des années 80. Mon père avait une usine de casseroles, poêles et plats en aluminium.

C'était la dernière chose que je savais de lui jusqu'au jour où j'ai reçu une carte de Noël, c'était en 2002. Il l'a envoyée à l'université de Dresde où j'ai travaillé pendant dix ans. Une secrétaire avec laquelle j'ai toujours eu de bons rapports a reçu la carte et me l'a renvoyée à Berlin, au centre d'études où je travaille actuellement. Cette carte m'a fait repenser à ma relation avec mon père. Je lui ai écrit à l'adresse qui figurait sur la carte, mais je n'ai pas reçu de réponse. J'ai essayé de le contacter par d'autres moyens, mais j'ai échoué à chaque fois. Il y a quelques mois, j'ai décidé de venir au Chili pour le retrouver.

– J'en déduis que vous voulez vous réconcilier avec votre père.

– Il a quatre-vingt-deux ans et moi cinquante-huit. Maintenant nous sommes deux hommes âgés, nous devrions pouvoir nous parler et dépasser nos différences. En fin de compte, rien de ce qui nous a opposés autrefois n'a d'importance aujourd'hui. Je veux que vous m'aidiez à le retrouver.

– Quelle est l'adresse qui figure sur la carte ?

– Il s'agit d'un appartement de la rue Seminario, près de la paroisse italienne.

– Cet indice peut être le point de départ de l'enquête, ai-je dit en essayant d'insuffler à mes mots un certain optimisme.

– Je doute que ça serve à quelque chose. Je me suis rendu sur place. Mon père a arrêté de le louer il y a huit mois. D'après le concierge, il est parti pour une maison de retraite. Apparemment il était fatigué de vivre tout seul.

– Vous connaissez le nom de la maison de retraite ?

– Le concierge l'ignorait, comme les deux ou trois voisins que j'ai pu interroger. Depuis que je suis arrivé au Chili, la méfiance des gens me surprend. Je ne sais pas si c'est la peur ou le manque de solidarité.

– J'aimerais voir la carte postale.

Servilo a ouvert son sac et a posé la carte postale sur mon bureau. Il s'agissait d'une vue du Cerro San Cristóbal, la nuit. Je l'ai lue et j'ai retenu l'adresse.

*Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*

N° d'édition : 16114001 – N° d'impression :
Dépôt légal : avril 2013

Imprimé en France

